

Le chemin de fer de la Jungfrau

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[6] (1903)**

Heft 48

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Chemin de fer de la Jungfrau

La Jungfrau, une des plus hautes sommités de nos Alpes bernoises, a toujours été jusqu'ici assez difficilement gravie, l'ascension présentant des dangers et des fatigues souvent insurmontables. Mais une telle cime ne devait pas être ignorée du monde alpiniste, aussi en 1897, un ingénieur capable, M. Guyer-Zeller de Zurich, entreprit-il le projet de construction d'un chemin de fer alpin, électrique à crémaillère, devant joindre le sommet du colosse blanc à la station de la Petite-Scheidegg, reliée par voie ferrée également à Lanterbrunnen et à Grindelwald.

La ligne en question mesure environ 12 $\frac{1}{2}$ km., avec une voie large de 1 mètre et un maximum de rampe de

tunnel supérieur partant du Rothstock et escaladant pour ainsi dire l'intérieur de la montagne sera sous peu terminé et les stations d'Eigerwand, d'Eismeer, du Jungfrauoch, et d'Elevator ouvertes. Depuis cette dernière station, une ascension de 83 mètres complètera la ligne en atteignant le point culminant de cette reine des neiges éternelles qui se dresse dans les airs à une altitude de 4166 mètres.

Le parcours de toute la ligne du chemin de fer de la Jungfrau est un chef-d'œuvre de technique remarquable, mais quelques points sont cependant à admirer tout spécialement, soit par la splendeur de la vue qu'ils offrent, soit par l'originalité du site.



Station Eigergletscher du chemin de fer de la Jungfrau. Vue sur Mürren

25 $\frac{0}{0}$. Depuis la Petite-Scheidegg, la ligne traverse des pâturages et un tunnel de 84 mètres, arrive à la station d'Eigergletscher dans un site grandiose d'où un sentier descend en droite ligne au glacier de l'Eiger. La ligne côtoie ensuite la paroi de rocher, l'Eigerwand, et s'engage dans un tunnel qui la mène à la station de Rothstock d'où une galerie de 8 mètres de long conduit en plein air sur une petite terrasse de la paroi verticale de l'Eiger. La vue du sommet du Rothstock est limitée mais très intéressante ; on peut escalader ce sommet par un petit sentier muni de barres de fer, en une demi-heure environ avec assez de facilité.

Après la mort du génie initiateur d'une aussi importante entreprise, M. Guyer-Zeller, les travaux de construction de la ligne ont tout de même été poursuivis. Le

La station Eigerwand, par exemple, est digne de l'admiration du voyageur sous tous les rapports.

Cette station possède un restaurant taillé dans le roc à une altitude de 2860 mètres, c'est-à-dire à 800 mètres au-dessus du point de départ de la Scheidegg. Une galerie rustique, de 8 mètres de longueur et d'environ 5^m 50 de largeur, sautée aussi dans le roc, conduit du perron de la voie ferrée aux vastes locaux de rafraîchissements, excavés dans le rocher et dont le plafond est soutenu par des piliers naturels laissés intacts. Ces halles rocheuses s'étendent sur une superficie de 220 mètres carrés.

Magnifique, pour ne pas dire unique, est la vue qui nous est offerte de la terrasse de la station Eigerwand. Au pied de la Jungfrau, la vallée pittoresque de Grin-

delwald, puis les campagnes fertiles du plateau et les chaînes verdoyantes du Jura. Au Nord même, on aperçoit la chaîne sombre de la Forêt-Noire.

Le chemin de fer de la Jungfrau peut sûrement compter, avec celui du Pilate, parmi les entreprises de

morte, avec son squelette debout, délabré, sinistre ? Je me rappelai aussi qu'une bonne femme m'avait fait boire un verre de vin là-dedans, un jour de grande fatigue, et que Serval m'avait dit alors l'histoire des habitants. Le père, vieux braconnier, avait été tué par les gendarmes. Le fils, que j'avais vu autrefois, était un grand garçon sec qui passait également pour un féroce destructeur de gibier. On les appelait les Sauvages.

Était-ce un nom ou un sobriquet ?

Je hélai Serval. Il s'en vint de son long pas d'échassier.

Je lui demandai :

— Que sont devenus les gens de là ?

Et il me conta cette aventure.

II

Lorsque la guerre fut déclarée, le fils Sauvage, qui avait alors trente-trois ans, s'engagea, laissant sa mère seule au logis. On ne la plaignait pas trop, la vieille, parce qu'elle avait de l'argent, on le savait.

Elle resta donc toute seule dans cette maison isolée si loin du village, sur la lisière du bois. Elle n'avait pas peur, du reste, étant de la même nature que ses hommes,

une rude vieille, haute et maigre, qui ne riait pas souvent et avec qui on ne plaisantait point. Les femmes des champs ne rient guère d'ailleurs. C'est affaire aux hommes, cela ! Elles ont l'âme triste et bornée, ayant une vie morne et sans éclaircie. Le paysan apprend un peu de gaieté bruyante au cabaret, mais sa compagne reste sérieuse avec une physionomie constamment sévère. Les muscles de leur face n'ont point appris les mouvements du rire.

La mère Sauvage continua son existence ordinaire dans sa chaumière, qui fut bientôt couverte par les neiges. Elle allait au village une fois par semaine, cher-

de ce genre les plus remarquables et les plus hardies, et devient à lui seul le but d'une excursion dédommant largement le voyageur de tous ses sacrifices pour l'atteindre.

La Mère sauvage

I

Je n'étais point revenu à Virelogne depuis quinze ans. J'y retournai chasser, à l'automne, chez mon ami Serval, qui avait enfin fait reconstruire son château détruit par les Prussiens.

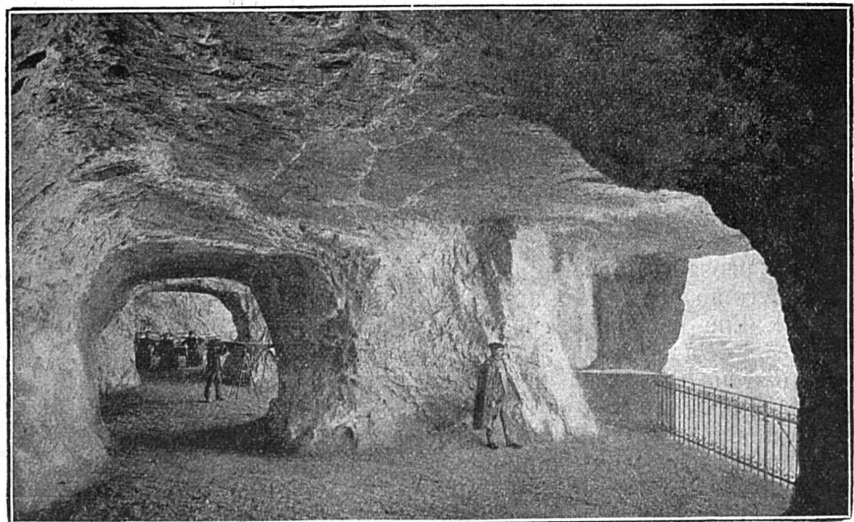
J'aimais ce pays infiniment. Il est des coins du monde délicieux qui ont pour les yeux un charme extrême. Nous gardons, nous autres que séduit la terre, des souvenirs tendres pour certaines sources, certains bois, certains étangs, certaines collines, vus souvent et qui nous ont attendris à la façon des événements heureux.

J'allais, léger comme une chèvre, regardant mes deux chiens fourrager devant moi. Serval, à cent mètres sur ma droite, battait un champ de luzerne. Je tournai les buissons qui forment la limite du bois, et j'aperçus une chaumière en ruines.

Tout à coup, je me la rappelai telle que je l'avais vue pour la dernière fois, en 1869, propre, vêtue de vigne, avec des poules devant la porte. Quoi de plus triste qu'une maison



Vue prise du belvédère de la Station d'Eigerwand sur la Vallée de Grindelwald



Belvédère de la Station Eigerwand